

CPES – Période 1 - Les âges de la vie, les rapports entre générations

Un fait : nous naissons, nous nous nourissons, devenons adultes, puis vieillissons et mourons. Nous sommes très dépendants au départ de la génération précédente puis nous devenons de plus en plus autonomes.

Quelques interrogations...

- Faut-il oublier le passé pour se donner un avenir ?
- (Se) construire, est-ce détruire ce qui nous précède ?
- La fascination des origines, des racines : quel intérêt ? quels dangers ?
- (Pourquoi) Les conflits entre générations sont-ils inévitables ?
- Les générations plus âgées doivent-elles privilégier envers les plus jeunes l'exercice de la contrainte ou la tolérance d'une liberté ?
- "Nous avons été enfants avant que d'être hommes ..." (Descartes). Quelles conséquences ?
- En quoi le temps est-il important pour "dev[enir] ce que [nous sommes]" (Pindare) ?
- La fuite du temps est-elle nécessairement un malheur ?
- Vieillir, est-ce devenir ridicule / malheureux / inutile / pessimiste ?

Échéances de la période 1 :

- ➔ Lundi 11 septembre : avoir passé l'évaluation initiale du projet Voltaire (voir courriel)
 - ➔ Vendredi 16 septembre : rendre la synthèse Brassens/Buzzati/Brel (facultatif)
- Début des colles le mardi 19.
- ➔ Lundi 25 septembre : rendre rapport d'expérience en groupe sur le projet robotique (par mail + version imprimée). Possibilité de le rendre avant.
 - ➔ Lundi 25 septembre. Être prêt pour les exposés par binôme.
 - ➔ Lundi 2 octobre : fin des exposés par binôme
 - ➔ Jeudi 12 octobre : soirée des Anciens
 - ➔ Vendredi 13 octobre : sortie au théâtre du Pavé 13h-16h (*Marius de Pagnol*, M^o St-Agne) (offerte !)
 - ➔ Vendredi 20 octobre : résumé sur table + quizz de langue.
 - ➔ à rendre pour vendredi 20 octobre : dissertation facultative (DM).
- Et bien sûr : révisions régulières des textes et notions vus en classe...

Sujets possibles d'exposés :

- A. Peter Pan ou le refus de grandir
- B. *Le Portrait de Dorian Gray* ou le refoulement du vieillissement
- C. Mai 1968 : une crise de la transmission ?
- D. C(h)ronos, le ti-"temps" dévorateur
- E. Les trois âges de la vie dans la peinture (Le Titien notamment, mais aussi C.D. Friedrich, Baldung, Klimt...)
- F. *Another Brick in the Wall*, Pink Floyd
- G. *Pourquoi j'ai mangé mon père* (R. Lewis)
- H. L'art de mesurer le temps : calendriers et horloges
- I. Analyse comparative de chansons sur les rapports parents-enfants :
 - a - les parents parlent aux enfants : "Cécile ma fille" de Nougaro - "Chanson pour Pierrot" de Renaud etc.
 - b - l'enfant à ses parents : "Mon vieux" de Ferrat - "Papaoutai" de Stromae - "Papa" de Bigflo et Oli etc.
- J. *Roméo et Juliette*, Shakespeare.
- K. *La Promesse de l'aube*, Romain Gary
- L. *Le Livre de ma mère*, Albert Cohen
- M. Les philosophes et la peur de mourir (Montaigne, stoïciens...)
- N. Les vieillards des pièces de Molière
- O. Hannah Arendt et la crise de l'éducation P : Autre :

Critères indicatifs de notation d'un exposé

Préparation, recherche, problématisation, sujet maîtrisé, assez de détails mais pas trop, réponses aux questions
Présentation intéressante, vivante, dynamique, claire, respect du temps imparti.
Élocution assez forte, vocabulaire adapté, bonne tenue, répartition de la parole entre les deux élèves.

Programme des révisions de langue :

1. 11 sept. Accord au singulier ou au pluriel après aucun, chacun, tout le monde...
2. 18 sept. Les adverbes en *-ment*
3. 25 sept. Homophones ou homonymes grammaticaux (ou/où, parti/partie...)
4. 2 octobre. Éviter les répétitions
5. 9 octobre. Accords du participe passé
6. 16 octobre. Exercices de langue : interrogations directes/indirectes

"Chasseurs de vieux" de Dino Buzzati nouvelle extraite du recueil *Le K* (1966)

Roberto Saggini, administrateur d'une petite fabrique de papier, quarante six ans, les cheveux gris, bel homme, arrêta son auto à quelques pas d'un bar tabac encore ouvert, on ne sait trop par quelle chance. Il était deux heures du matin.

« Une minute, je reviens tout de suite », dit-il à la jeune femme assise près de lui. C'était un beau brin de fille ; à la lumière des réverbères au néon, son rouge à lèvres se détachait comme une fleur épanouie. Devant le tabac, plusieurs voitures étaient garées. Il avait dû s'arrêter un peu plus loin. C'était un soir de mai, l'air printanier était tiède et vif à la fois. Toutes les rues étaient désertes.

Il entra au bar, acheta ses cigarettes. Comme il était sur le pas de la porte et s'apprêtait à rejoindre sa voiture, un appel sinistre résonna.

Est-ce qu'il venait de la maison d'en face ? D'une rue latérale, ou bien ces créatures surgissaient-elles de l'asphalte ? Deux, trois, cinq, sept silhouettes rapides fondirent concentriquement en direction de la voiture « allez, tombez lui dessus ! ».

Et là-dessus, un coup de sifflet prolongé, modulé, la fanfare de guerre de ces jeunes canailles : aux heures les plus imprévues de la nuit, ce signal tirait de leur sommeil des quartiers entiers et les gens, frissonnant, se pelotonnaient encore plus dans leur lit, en priant Dieu pour le malheureux dont le lynchage commençait.

Roberto mesura le danger : c'est après lui qu'ils en avaient. On vivait une époque où les hommes de plus de quarante ans y réfléchissaient à deux fois avant d'aller se promener en plein milieu de la nuit. Après quarante ans on est vieux. Et les nouvelles générations éprouvaient un total mépris pour les vieux. Un sombre ressentiment dressait les petits-fils contre les grands-pères, les fils contre les pères. Et ce n'est pas tout : il s'était créé des espèces de clubs, d'associations, de sectes, dominées par une haine sauvage envers les vieilles générations, comme si celles-ci étaient responsables de leur mécontentement, de leur mélancolie, de leur désillusion, de leur malheur qui sont **le propre de la jeunesse** depuis que le monde est monde. Et la nuit les bandes de jeunes se déchaînaient, surtout en banlieue, et pourchassaient les vieux. Quand il parvenaient à en attraper un, ils le bourraient de coups de pieds, ils lui arrachaient ses vêtements, le fouettaient, le peinturluraient de vernis, et puis l'abandonnaient ligoté à un arbre ou à un réverbère. Dans certains cas, tout à la frénésie de leur rite brutal, ils dépassaient la mesure. Et à l'aube, on trouvait au milieu de la rue des cadavres méconnaissables et souillés.

Le problème des jeunes ! Cet éternel tourment, qui depuis des millénaires s'était résolu sans drame **de père en fils**, explosait finalement. Les journaux, la radio, la télévision, les films y étaient pour quelque chose. On flattait les jeunes, on les plaignait, ils étaient adulés, exaltés, encouragés à s'imposer au monde de n'importe quelle façon. Jusqu'aux vieux, qui apeurés devant ce vaste mouvement des esprits, y participaient pour se créer un alibi, pour faire voir - mais c'était bien inutile - qu'ils avaient cinquante ou soixante ans, ça oui, mais que **leur esprit était encore jeune** et qu'ils partageaient les souffrances et les aspirations des nouvelles recrues. Il se faisaient des illusions, ils pouvaient bien raconter ce qu'ils voulaient, les jeunes étaient contre eux, les jeunes se sentaient les maîtres du monde, les jeunes en toute justice réclamaient le pouvoir jusqu'alors tenu par les patriarches. « **L'âge est un crime** », tel était leur slogan.

D'où les chasses nocturnes devant lesquelles l'autorité, inquiète à son tour, fermait volontiers un œil. Tant pis pour eux après tout si les croulants, qui auraient mieux fait de rester chez eux au coin de leur feu, s'offraient le luxe de provoquer les jeunes avec leur frénésie sénile.

C'étaient surtout des vieux en compagnie de femmes jeunes qui étaient visés. Alors la jubilation des persécuteurs ne connaissait plus de bornes. Dans ces cas-là l'homme était ligoté et roué de coups tandis que sous ses yeux, sa compagne était soumise par ses contemporains, à de longues violences corporelles raffinées de tout genre. Roberto Saggini mesura le danger. Il se dit : je n'ai pas le temps d'arriver jusqu'à l'auto. Mais je peux me réfugier au bar, ces petits salauds n'oseront pas entrer. Elle, au contraire, elle aura le temps de fuir.

- Sylvia, Sylvia ! cria-t-il, démarre ! Dépêche toi ! Vite ! Vite !

Heureusement la fille comprit. D'un coup de hanche rapide, elle se glissa devant le volant, mit le contact, passa en première et démarra à toute allure en emballant le moteur. L'homme eut un soupir de soulagement. Maintenant il devait penser à lui. Il se retourna pour trouver son salut dans le bar. Mais au même instant le rideau de fer se baissa d'un seul coup.

- Ouvrez, ouvrez, supplia-t-il.

Personne ne répondit de l'intérieur. Comme toujours, quand un raid de jeunes se déclenchait, ils restaient tous tapis dans leur coin. Personne ne voulait voir ou savoir, personne ne voulait s'en mêler. Il n'y avait plus un instant à perdre. Bien éclairés par des réverbères puissants, sept, huit types convergeaient vers lui sans même courir, tant ils étaient certains de l'attraper.

L'un d'eux, grand, pâle, le crâne rasé, portait un tricot rouge foncé où se détachait un grand R majuscule blanc. « Je suis fichu », pensa Saggini. Les journaux parlaient de ce R depuis des mois. C'était le signe de Sergio Régora, le chef de bande le plus cruel qui soit. On racontait qu'il avait personnellement réglé leur compte à plus d'une

cinquantaine de vieux. La seule chose à faire était de se risquer. A gauche, au fond de la petite rue, s'ouvrait une large place où s'était installée une fête foraine. Le tout était de réussir à arriver sans encombre jusque-là. Après, dans le fouillis des boutiques, des caravanes, ce serait facile de se cacher.

Il partit à fond de train, il était encore un homme agile, et il vit du coin de l'œil une gamine courtaude qui débouchait sur sa droite pour lui couper le chemin, elle portait un pull-over, avec le R blanc. Elle avait un visage renfrogné extrêmement déplaisant et une bouche large qui criait : « arrête-toi, vieux cochon ! ». Sa main droite serrait une lourde cravache de cuir.

La gamine lui tomba dessus. Mais l'homme porté par son élan la renversa et elle se retrouva par terre avant d'avoir eu le temps de le frapper.

S'étant ainsi frayé un chemin, Saggini, avec tout le souffle qui lui restait, s'élança vers l'espace sombre. Un grillage entourait l'endroit de la fête foraine. Il le franchit d'un bond, courut là où les ténèbres lui semblaient les plus épaisses. Et les autres toujours derrière lui.

- Ah ! Il veut nous échapper, le salaud ! S'écria Sergio Régora qui ne se pressait outre mesure, convaincu de tenir déjà sa proie. Et il ose nous résister par-dessus le marché !

Sa bande galopait à côté de lui :

- Oh ! Chef, écoute ! Je voudrais te dire quelque chose...

Ils étaient arrivés devant la foire. Ils s'arrêtèrent.

- Et t'as besoin de me dire ça maintenant ?

- J'voudrais bien me tromper, mais j'ai l'impression que c'type-là c'est mon paternel.

- Ton père, ce salaud ?

- Vouais, on dirait bien que c'est lui.

- Tant mieux.

- Mais je...

- Oh ! Tu vas pas la ramener maintenant, non ?

- Ben ! C'est que ça me paraît...

- Quoi ! Tu l'aimes ?

- Oh ! Non alors ! C'est un tel imbécile... Et puis un enquiquineur de première. Il en a jamais fini...

- Alors ?

- Ben ça me fait tout de même quelque chose, quoi, si tu veux savoir.

- T'es qu'une andouille, un froussard, une lavette. T'as pas honte ? Le coup s'est encore jamais produit avec mon père, mais je te jure que ça me ferait jouir ! Allez, allez, maintenant c'est pas tout, il faut le faire sortir de là. Le cœur battant, essoufflé par sa course, Saggini s'était camouflé en se faisant le plus petit possible, devant une grande banne, peut-être celle d'un cirque, complètement dans l'ombre, tâchant de se fondre sous les pans de toile. A côté, à cinq, six mètres, il y avait une roulotte de romanichels avec sa petite fenêtre allumée. L'air fut déchiré d'un nouveau coup de sifflet des jeunes voyous. Dans la roulotte on entendit un remue-ménage. Et puis une grosse femme opulente et très belle se montra sur le pas de la petite porte, curieuse.

"- Madame, madame, balbutia Saggini, de sa cachette incertaine.

- Qu'est-ce qu'il y a ? fit-elle méfiante.

- Je vous en supplie, laissez-moi entrer. Je suis poursuivi. Ils veulent me tuer.

- Non, non, on ne veut pas d'embêtement ici.

- Vingt mille lires pour vous si vous me laissez entrer.

- Quoi ?

- Vingt mille lires.

- Non, non. Ici on est des gens honnêtes, nous autres."

Elle se retira, referma la porte, on entendit le bruit du verrou intérieur. Et puis même la lumière s'éteignit.

Silence. Pas une voix, pas un bruit de pas. Est ce que la bande aurait renoncé ? Une horloge lointaine sonna le quart de deux heures. Une horloge lointaine sonna la demie de deux heures. Une horloge lointaine sonna les trois quarts de deux heures.

Lentement, attentif à ne pas faire de bruit, Saggini se releva. Maintenant peut-être il allait pouvoir se tirer de là.

Soudainement un de ces maudits lui tomba dessus et leva la main droite en brandissant une chose qu'on ne distinguait pas bien. Saggini, en un éclair se souvint de ce que lui avait dit un ami, bien des années auparavant : si quelqu'un cherche la bagarre, il suffit d'un coup de poing au menton, mais l'important est de bondir de toutes ses forces au même moment en sorte que ce n'est pas seulement le poing mais tout le poids du corps qui frappe l'agresseur.

Saggini se détendit tandis que son poing rencontrait quelque chose de dur avec un sourd craquement. « Ah ! » gémit l'autre, s'affaissant lourdement sur le dos. Dans le visage contracté qui se renversait en arrière, Saggini reconnu son fils. « Toi ! Ettore... » et il se pencha avec l'intention de le secourir.

Mais trois ombres débouchèrent.

- Il est là, le voilà, tapez-lui dessus à ce sale vieux !

Il s'enfuit comme un fou, bondissant d'une zone d'ombre à une autre, talonné par le halètement des chasseurs, toujours plus furieux et plus proches. Tout à coup un objet en métal heurta sa joue, provoquant une atroce douleur. Il fit un écart désespéré, chercha une voie d'échappement, ils l'avaient acculé aux limites de la foire, qui ne pouvait plus lui offrir de salut.

Un peu plus loin, à une centaine de mètres, les jardins commençaient. L'énergie du désespoir lui permit de franchir cette distance sans être rejoint. Et cette manœuvre désorienta même ses poursuivants. L'alarme ne fut donnée qu'au dernier moment, alors qu'il avait déjà atteint la lisière d'un petit bois.

"Par là, par là, regardez-le, il veut se cacher dans le bois. Allez, allez, sus au croulant !"

La poursuite reprit. Si seulement il pouvait tenir jusqu'au premières lueurs de l'aube, il serait sauvé, mais combien de temps encore à passer avant !

Les horloges, çà et là, sonnaient les heures, mais dans son angoisse fiévreuse, il n'arrivait pas à compter les coups. Il descendit une colline, déboula dans une petite vallée, grimpa sur une rive, traversa une quelconque rivière, mais chaque fois qu'il se retournait et regardait derrière lui, trois, quatre de ces canailles étaient toujours là implacables, gesticulant frénétiquement tout en le pourchassant.

Ses dernières forces épuisées, il se jucha sur le rebord d'un vieux bastion à pic, il vit que le ciel, au delà de la masse des toits, pâlisait. Mais il était trop tard désormais. Il se sentait complètement exténué. Le sang coulait à flots de sa joue balafrée. Et Régora était sur le point de le rattraper. Il devina dans la pénombre son ricanement blanc. Ils se trouvèrent face à face tous les deux sur l'étroite arête herbeuse. Régora n'eut même pas à le frapper. Pour l'éviter Saggini fit un pas en arrière, ne trouva que le vide et tomba roulant sur le versant à pic tout en pierres et en ronces. On entendit un bruit mou puis un gémissement déchirant.

"Il n'y a pas laissé sa peau, mais on lui a donné la leçon qu'il méritait", dit Régora. Maintenant il vaut mieux foutre le camp. On ne sait jamais avec les flics.

Ils s'en allèrent par petits groupes, en commentant leur chasse, et en se tordant de rire. Mais elle avait duré longtemps cette fois. Aucun vieux ne leur avait donné autant de fil à retordre. Eux aussi ils se sentaient fatigués. Qui peut savoir pourquoi, ils se sentaient très las. Le petit groupe se disloqua. Régora partit d'un côté avec la gamine. Ils arrivèrent à une place illuminée.

"Qu'est-ce que tu as sur la tête ? Demanda-t-elle.

- Et toi ? Toi aussi."

Ils s'approchèrent l'un de l'autre, s'examinant réciproquement.

"Mon Dieu, tu en as une figure ! Et tout ce blanc sur tes cheveux !

- Mais toi aussi tu as une tête épouvantable."

Une inquiétude soudaine. Cela n'était encore jamais arrivé à Régora. Il s'approcha d'une vitrine pour se regarder.

Dans le miroir il vit très distinctement un homme sur la cinquantaine environ, les yeux et les joues flasques, les paupières flétries, un cou comme celui des pélicans. Il essaya de sourire, il lui manquait deux dents sur le devant. Etait-ce un cauchemar ? Il se retourna. La fille avait disparu. Et puis au fond de la place trois garçons se précipitèrent sur lui. Ils étaient cinq, huit. Ils lancèrent un long coup de sifflet terrifiant. "Allez, allez tombez lui dessus au croulant !"

Maintenant, c'était lui le vieux. Et son tour était arrivé.

Régora commença à courir de toutes ses forces, mais elles étaient faibles. La jeunesse, cette saison fanfaronne et sans pitié qui semblait devoir durer toujours, qui semblait ne jamais devoir finir. Et une nuit avait suffi à la brûler. Maintenant il ne restait rien à dépenser.

Repérez les 8 erreurs dans ce texte

Tithonus où Tithon, fils de Laomédon et demi-frère de Priam, appartenait à la lignée troyenne. Il était un beau mortel, aimé de la déesse Éos, la belle Aurore : elle voulût en faire son époux. Eos demanda à Zeus que lui soit accordé l'immortalité mais oubliait de solliciter en même temps l'éternelle jeunesse. Tithon, immortel vieillard, toujours plus vieux, plus caduc, plus décrépité, était donc trop faible pour vivre mais trop vigoureux pour s'éteindre. Saisie de pitié, Aurore aurait transformé Tithon en cigale, le plus musical des insectes, pour pouvoir jouir éternellement du son de la voie de son ancien amant. L'histoire de ce rapt par Aurore contraste avec celui de Ganymède par Zeus. Le père des dieux avait doté son charmant échantillon de l'immortalité tout en lui garantissant la jeunesse pour toujours.

**Boulevard du temps qui passe - Georges Brassens
1976**

1
A peine sortis du berceau
Nous sommes allés faire un saut
Au boulevard du temps qui passe
En scandant notre "Ça ira"
Contre les vieux, les mous, les gras
Confinés dans leurs idées basses.

2
On nous a vus c'était hier
Qui descendions, jeunes et fiers
Dans une folle sarabande
En allumant des feux de joie
En alarmant les gros bourgeois
En piétinant leurs plates-bandes.

3
Jurant de tout remettre à neuf
De refaire quatre-vingt-neuf
De reprendre un peu la Bastille,
Nous avons embrassé, goulus
Leurs femmes qu'ils ne touchaient plus
Nous avons fécondé leurs filles.

4
Dans la mare de leurs canards
Nous avons lancé, goguenards
Force pavés, quelle tempête!
Nous n'avons rien laissé debout
Flanquant leurs credos, leurs tabous
Et leurs dieux cul par dessus tête.

5
Quand sonna le "cessez-le feu"
L'un de nous perdait ses cheveux
Et l'autre avait les tempes grises
Nous avons constaté soudain
Que l'été de la Saint-Martin
N'est pas loin du temps des cerises.

6
Alors, ralentissant le pas
On fit la route à la papa
Car brailant contre les ancêtres,
la troupe fraîche des cadets
Au carrefour nous attendait
Pour nous envoyer à Bicêtre.

7
Tous ces gâteaux, ces avachis
Ces pauvres sépulcres blanchis
Chancelant dans leur carapace,
On les a vus, c'était hier
Qui descendaient, jeunes et fiers
Le boulevard du temps qui passe.

**Les Bourgeois - Jacques Brel - 1964 (Brel en Public
- Olympia 64)**

1 Le cœur bien au chaud
Les yeux dans la bière
Chez la grosse Adrienne de Montalant
Avec l'ami Jojo
Et avec l'ami Pierre
On allait boire nos vingt ans
Jojo se prenait pour Voltaire
Et Pierre pour Casanova
Et moi, moi qui étais le plus fier
Moi, moi je me prenais pour moi
Et quand vers minuit passaient les notaires
Qui sortaient de l'hôtel des "Trois Faisans"
On leur montrait notre cul et nos bonnes manières
En leur chantant

Refrain Les bourgeois c'est comme les cochons
Plus ça devient vieux plus ça devient bête
Les bourgeois c'est comme les cochons
Plus ça devient vieux plus ça devient c...

2. Le cœur bien au chaud
Les yeux dans la bière
Chez la grosse Adrienne de Montalant
Avec l'ami Jojo
Et avec l'ami Pierre
On allait brûler nos vingt ans
Voltaire dansait comme un vicaire
Et Casanova n'osait pas
Et moi, moi qui restait le plus fier
Moi j'étais presque aussi saoul que moi
Et quand vers minuit passaient les notaires
Qui sortaient de l'hôtel des "Trois Faisans"
On leur montrait notre cul et nos bonnes manières
En leur chantant

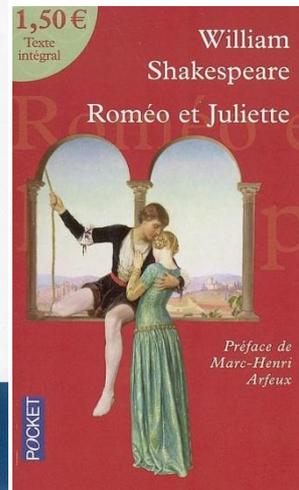
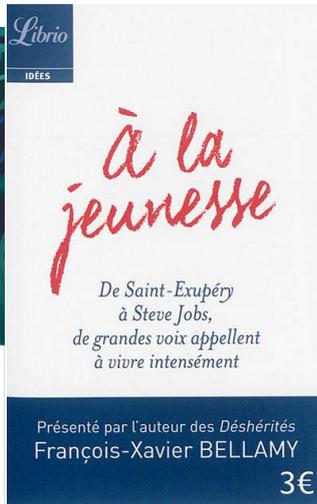
Refrain

3. Le cœur au repos
Les yeux bien sur terre
Au bar de l'hôtel des "Trois Faisans"
Avec maître Jojo
Et avec maître Pierre
Entre notaires on passe le temps
Jojo parle de Voltaire
Et Pierre de Casanova
Et moi, moi qui suis resté le plus fier
Moi, moi je parle encore de moi
Et c'est en sortant vers minuit Monsieur le Commissaire
Que tous les soirs de chez la Montalant
De jeunes "peigne-culs" nous montrent leur derrière
En nous chantant

Refrain

Les âges de la vie, les rapports entre générations

Quelques livres sur le thème à emprunter au CDI



Hannah Arendt
**La crise
de la culture**

